

À quoi bon moraliser la guerre?

L'éthique du vampire. De la guerre d'Afghanistan et de quelques horreurs de notre temps, de Francis Dupuis-Déri, Editions LUX, 384 p.

L'intervention armée peut-elle être juste? Aspects moraux et éthiques des petites guerres contre le terrorisme et les génocides, sous la direction de Jean-François Rioux, Fides, « Points Chauds », 270 p.

Christian Nadeau

Number 218, January–February 2008

Guerres justes et injustes dans le monde actuel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10243ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nadeau, C. (2008). À quoi bon moraliser la guerre? / *L'éthique du vampire. De la guerre d'Afghanistan et de quelques horreurs de notre temps*, de Francis Dupuis-Déri, Éditions LUX, 384 p. / *L'intervention armée peut-elle être juste? Aspects moraux et éthiques des petites guerres contre le terrorisme et les génocides*, sous la direction de Jean-François Rioux, Fides, « Points Chauds », 270 p. *Spirale*, (218), 33–34.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

À quoi bon moraliser la guerre ?

L'ÉTHIQUE DU VAMPIRE. DE LA GUERRE D'AFGHANISTAN ET DE QUELQUES HORREURS DE NOTRE TEMPS

de Francis Dupuis-Déri
Éditions LUX, 384 p.

L'INTERVENTION ARMÉE PEUT-ELLE ÊTRE JUSTE ? ASPECTS MORAUX ET ÉTHIQUES DES PETITES GUERRES CONTRE LE TERRORISME ET LES GÉNOCIDES

Sous la direction de Jean-François Rioux
Fides, « Points Chauds », 270 p.

par CHRISTIAN NADEAU

Deux ouvrages récents, en apparence aux antipodes l'un de l'autre, viennent de paraître au Québec sur le rapport moral à la guerre. Le premier, de Francis Dupuis-Déri, est l'ouvrage d'un professeur de sciences politiques connu du grand public notamment pour son action militante, non seulement auprès des militants anti-guerre, mais aussi pour d'autres causes, entre autres celles du féminisme et de l'anarchisme. Les thèses qu'il propose ici n'en sont pas moins fondées sur des arguments très solides et il serait dommage de réduire son travail à celui d'un geste politique. En fait, Francis Dupuis-Déri fait la preuve que l'action militante ne peut pas être indépendante d'une réflexion de fond sur les motivations des associations politiques luttant pour une cause ou contre un adversaire commun. Ses thèses sont résolument hostiles au discours moral sur la guerre, du moins à leur utilisation comme paravent pour en masquer les horreurs. Le second livre, un collectif dirigé par Jean-François Rioux, professeur de sciences politiques à l'Université Saint-Paul à Ottawa, tente de montrer comment un certain nombre de thèses morales sont néanmoins possibles sur la guerre et la lutte contre le terrorisme dans le contexte de l'après 11-Septembre. Il ne s'agit pas d'une opposition tranchée entre un livre qui serait partisan de la guerre juste et un autre qui s'y opposerait, mais d'arguments démontrant la complexité des enjeux en présence. Toutefois, le ton et l'esprit du livre de Francis Dupuis-Déri sont nettement plus pamphlétaires.

Le discours de l'intervention militaire humanitaire ne date pas d'hier, mais il est de plus en plus sollicité à l'heure actuelle. Certains pourraient y voir les habits neufs de la guerre froide. D'un côté, on combattrait au nom d'un idéal de la liberté et de la sécurité pour tous. De l'autre, on revendiquerait le principe de souveraineté des États et la légitimité de ses actions en vertu de ce principe. Mais dans tous les cas, on ne doit pas négliger la dimension proprement impérialiste, pour employer ce vocabulaire, de toute forme d'intervention armée, *a fortiori* lorsqu'elle regroupe plusieurs États contre un autre groupe, ou contre un État isolé. Le directeur du collectif montre bien pour quelles raisons les enjeux de l'intervention en elle-même doivent être distingués de ses modalités (il s'agit de la distinction classique entre *jus ad bellum* et *jus in bello*). Toutefois, si la distinction est « analytiquement possible », elle devient beaucoup plus obscure dans la pratique. Ce qui change par rapport aux justifications morales de la guerre, ce sont les demandes faites en faveur de la prévention. Il ne s'agirait plus seulement d'intervenir pour corriger une situation, mais pour l'empêcher d'advenir. D'autres raisons de nature morale peuvent aussi être invoquées : la volonté de mettre fin à une dictature et d'instituer un régime démocratique, la prévention d'un génocide, etc.

En dehors d'un texte signé par Rioux avec Karine Prémont sur la variété des demandes morales au sujet de la guerre, le livre comporte une étude de John Langan sur la guerre juste et le pacifisme dans la tradition chrétienne, un texte de Pierre de Senarclens sur l'ingérence et les droits de l'homme, un autre de Nathalie Oman sur l'intervention humanitaire, une étude sur le principe de non-intervention par Frédéric Mégret, un texte de Marco Sassoli sur le droit humanitaire international et enfin, une étude de Daniel Weinstock sur le problème de la torture.

Le livre de Francis Dupuis-Déri, pour sa part, s'ouvre sur une mise au point au sujet des positions de l'auteur. Pour lui, prendre parti pour la liberté, l'égalité et la fraternité implique un rejet de l'armée d'État. Le meurtre étant une des plus graves offenses morales qu'il soit possible d'imaginer, l'individu seul doit en porter la responsabilité et ce choix ne saurait être cautionné par nos institutions. Il est loin d'être vrai également que la responsabilité des meurtres est sans cesse renvoyée à des instances supérieures, lesquelles conduisent en dernière instance à de grands principes abstraits comme ceux étudiés par les théoriciens de la guerre juste – ou encore dans l'ouvrage collectif dirigé par Rioux. En revanche, il est vrai que nos sociétés contemporaines, en particulier dans les médias, ont largement tendance à caricaturer la mobilisation anti-guerre ou pacifique et à voir dans ses manifestations les derniers avatars d'une gauche radicale qui ne cesse de s'épuiser. Il faut condamner une telle attitude et Dupuis-Déri a parfaitement raison de le faire valoir ici. En effet, c'est précisément une telle attitude qui a prévalu au Québec, matinée d'indifférence, avant le départ en Afghanistan de soldats québécois. Le ton a maintenant certes changé, mais pas au point d'oser remettre en cause la pertinence de la mission ou de son mode de fonctionnement.

Pour l'auteur, l'« éthique du vampire » fait précisément référence à la facilité avec laquelle des pays entiers sont saccagés et dépossédés de leurs ressources pour satisfaire les velléités expansionnistes, politiques ou commerciales des États les plus forts : non seulement le plus fort ne rencontre-t-il aucun obstacle, mais il est en outre favorisé dans son effort par des discours humanistes et bien-pensants. Trop souvent, ces discours moraux abstraits ►

négligent la dimension proprement historique et politique d'un conflit, ou ce qui a conduit certains États à devenir des États autoritaires. Le cas de l'Iran est patent. Souvenons-nous de l'éviction brutale du gouvernement de Mohammad Mossadegh par les Américains et les Britanniques au lendemain de la nationalisation du pétrole iranien. La suite de l'histoire est bien connue: Mossadegh fut remplacé par le dernier chah d'Iran, Mohammad Reza Chah Pahlavi, dont les politiques économiques ont eu un certain succès mais ont également entraîné des inégalités sociales plus fortes que jamais, ce qui favorisa son renversement au moment de la proclamation de la République islamique en 1979. Qui sait ce que serait devenu l'Iran si sa démocratie naissante n'avait pas été renversée il y a plus de cinquante ans par les Américains et les Britanniques?

Un cas analogue est celui de l'Afghanistan, où nos troupes sont visiblement encore engagées pour les prochaines années. Ce pays fut longtemps le théâtre réel d'un combat idéologique entre l'Amérique et l'URSS, avant et pendant la guerre froide. En effet, des organisations marxistes existaient dès les années 1920 en Afghanistan et furent persécutées au même titre que les groupes extrémistes religieux. Plus tard, la révolution marxiste fut encadrée par l'URSS, les États-Unis laissant faire et encourageant par tous les moyens ce qui allait devenir le Vietnam de l'Union Soviétique. Les perdants de cette bataille ne sont pas les principaux protagonistes, mais les peuples des États où ont lieu les vrais combats. Parfois, les motivations ne

sont pas relatives à des ennemis réels, mais à des craintes, sincères ou non, de voir s'implanter un nouveau modèle d'organisation sociale. Ainsi, il n'est pas étonnant de voir que l'invasion soviétique en Afghanistan corresponde à la révolution islamique en Iran. Pour l'URSS, il fallait absolument endiguer un mouvement social qui risquait de s'étendre à l'ensemble du Moyen-Orient.

Selon Francis Dupuis-Déri, la guerre du Liban à l'été 2006 constitue un moment important du réveil du mouvement anti-guerre. Mais il faut reconnaître que, dans ce cas précis, ce ne furent pas seulement les mouvements militants pacifistes ou anti-guerre qui ont vivement réagi. Au sein même de la communauté universitaire québécoise, d'habitude si tranquille et si passive face aux questions d'actualité internationale, de nombreux débats firent rage. Cependant, là aussi, le discours moral fut mobilisé soit pour justifier de manière caricaturale l'action du Hezbollah, soit celle d'Israël. Dans les deux cas, le discours moral cacha plutôt qu'il ne révéla les vrais enjeux du problème.

Le livre de Francis Dupuis-Déri est une contribution importante à la réflexion morale sur la guerre, même s'il en présente pour l'essentiel une critique radicale. Il n'empêche: toute personne qui prendrait les droits humains au sérieux et serait en faveur d'une intervention humanitaire, militaire ou non, devrait considérer avec attention le type de mises en garde exposées dans cet ouvrage. Mais à cela on peut répondre que la théorie de la guerre juste est elle-même un outil normatif précieux pour dénoncer les injustices, y compris celles qui sont faites au nom d'une prétendue juste cause. ●

Carlos Ste-Marie, *Motorisé*, série *Dans mon temps*, galerie de l'Université Laval, Québec, (240 x 360 cm), 2002. Photo: Stéphane Lalonde.

